

Michel Banniard

Pour la REL

Compte-rendu de :

JACQUES FONTAINE, *Isidore de Séville. Genèse et originalité de la culture hispanique au temps des Wisigoths*, Turnhout, 2000, 486 pages, 97 figures, huit appendices dont quatre d'index.

Plus de quarante années après la publication de sa thèse, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959 (réédition complétée d'un troisième volume en 1983), Jacques Fontaine offre au public savant une synthèse magistrale et désormais indispensable sur l'évêque de Séville et la civilisation hispano-gothique à son apogée. Le livre est naturellement nourri d'une immense érudition (bien discernable en dépit de la sobriété voulue de l'appareil bibliographique), mais aussi d'un amour de cette patrie occidentale qui favorise des connivences heureuses (HI Marrou aurait parlé d'"empathie") entre l'érudit du passé et le chercheur du présent.

L'originalité de l'ouvrage tient d'abord à l'extrême familiarité de l'auteur tant avec les écrits d'Isidore (en digne héritier de l'éducation chrétienne antique, il les a "ruminés") qu'avec leur contexte culturel et historique ; ensuite au choix original d'une association étroite entre le thème des chapitres abordés et le sujet des cahiers iconographiques qui les clôturent : ces derniers, au lieu d'être de simples illustrations esthétisantes font l'objet d'un admirable commentaire fouillé (de rédaction parfois un peu tendue) qui guide le lecteur vers l'interprétation de cette centaine de figures ; enfin dans la construction d'un plan en quatre parties (cadre historique ; vie ; oeuvre ; valeurs) classique, mais dynamisé par une découverte progressive et continue de la créativité (et des contradictions) isidorienne. L'intérêt principal de l'ouvrage est de bâtir à travers un questionnement individuel le paradigme général d'un sujet controversé et en plein renouvellement depuis le second vingtième siècle, le passage de l'Antiquité au Moyen Age ; le livre confirme de manière magistrale l'absolue nécessité pour les historiens de remplacer le partage tracé au couteau (hérité du XIX^e siècle) entre l'Antiquité (païenne, vraiment latine, authentique, bref idéale) et le très haut Moyen age (chrétien, pseudo-latin, déformé, bref repoussoir) par une longue zone de transition où les cultures (*noua et uetera*) s'affrontent, mais aussi fusionnent. Le même regard prévaut peu à peu depuis une trentaine d'années sur la question, corrélée à celle-ci, de l'interpénétration ethnique entre populations romaines des provinces et nouveaux venus germaniques : sans négliger les dégâts et les désastres, l'historiographie récente parvient à modéliser ces phénomènes d'interaction. Sur tous ces points, le livre de J. Fontaine offre un outil de réflexion décisif en donnant au lecteur les moyens de comprendre comment l'Espagne du VII^e siècle appartient au monde d'une Antiquité Tardive sur son extrême fin et dans quelle mesure Isidore a réussi sa synthèse entre la préservation du passé et la préparation de l'avenir.

Erreur ! Argument de commutateur

Quelques remarques complèteront cette recension. Le chapitre 3 (*Des marées barbares au royaume de Tolède*) s'inscrit sous un beau titre dramatisant l'histoire, ce qui permet à J. Fontaine de mettre en valeur *a contrario* la "restauration" finale, mais il me semble que le tableau est un peu trop noir, impression que confirme la bibliographie. Les travaux de l'école historiographique anglaise (Brown, Goffart...) et allemande (Pohl, Heinzelmann...) invitent à nuancer les traits catastrophistes. P. 56, le traité de Martin de Braga (*De correctione rusticorum*) ne désigne pas forcément des paysans mais plutôt la "masse des ignares (ceux qu'une vraie éducation chrétienne n'a pas guéri de leurs superstitions)". L'idée d'une campagne plus "païenne" tient peut-être à une illusion d'optique (la ville serait plus "chrétienne") ; pourtant les anthropologues ont montré depuis longtemps que les citadins (même instruits) cultivent volontiers croyances et pratiques magiques. P. 175, (et en divers endroits bienvenus de l'ouvrage), l'auteur, commentant la situation langagière de la communauté des locuteurs hispaniques, insiste à très juste titre sur le fait que le latin est encore une langue vivante au temps d'Isidore. C'est un des éléments importants qui permettent de placer ce siècle plutôt du côté de l'Antiquité tardive, même sur son extrême fin. Refusant des *topoi* remontant à Cicéron, l'auteur souligne en une formulation exacte que l'évolution du latin parlé ne doit rien à l'intrusion des Wisigoths et repose sur un développement endogène de la parole latine. En revanche, il serait opportun de distinguer plus clairement entre les jugements culturels et les définitions linguistiques. En effet, de ce dernier point de vue, la transformation du latin en roman n'est pas justiciable du terme "dégradation" (apparu à plusieurs reprises sous la plume de l'auteur) : ce qui est à l'oeuvre, c'est l'évolution naturelle d'une langue vivante comme une autre. Il faudrait distinguer avec soin cette métamorphose aussi naturelle qu'inéluctable (justiciable d'une terminologie linguistique neutre) de la question du maintien culturel dans l'élite d'une langue latine conservatrice (à des degrés divers), cette dernière seule relevant d'évaluations culturelles et esthétisantes (déjà à l'oeuvre chez Varron, comme d'ailleurs chez tous les lettrés). P. 184, l'auteur associe l'abaissement du niveau stylistique de la prédication à l'étiage intellectuel de l'époque (le rapprochement fait avec le témoignage de Césaire d'Arles est à ce titre éclairant). Il faudrait toutefois nuancer cette opposition en l'historicisant. Le problème du public inculte remonte aux origines de la christianisation et l'apparition du *sermo humilis* comme catégorie stylistique christianisée au IV^e siècle. On serait mieux éclairé en distinguant entre un abaissement au niveau collectif de la culture (il n'a jamais été très élevé selon les critères littéraires, malgré tout) et une érosion localisée dans le cas des élites (là vraiment nette). La corrélation devrait être établie en ces années 600 plutôt entre d'une part l'accélération de l'évolution vers le protoroman de la langue commune et d'autre part le déclin de la culture des élites. Les développements nets et convaincants sur l'emploi d'un langage (latin, J. Fontaine prend fermement position) simple, "compréhensible même pour les illettrés" (p. 208-209) vont dans le sens de cette historicisation du problème.

Le très beau chapitre 17, *Latine et perspicue*, peint une syntèse réussie et actualisée sur les formes et les fonctions des

Erreur ! Argument de commutateur

langages isidoriens, l'auteur inventant la judicieuse expression "latin didactique" pour qualifier le registre qui relève de la "communication générale". P. 354, l'auteur observe que ce latin est "déjà distinct - surtout dans sa syntaxe - de la langue oratoire classique". Il insiste en ce sens quelques pages plus loin, à propos des *Sentences*, dont les manuscrits offrent un témoignage sur "la langue courante et parlée, voire peut-être dictée à la hâte (p. 358)". On voit combien ce livre est moderne tant par la problématique qu'il accepte d'aborder que par les solutions qu'il propose. On remarquera d'abord que l'écart, souligné à juste titre, avec la langue oratoire classique ne relève pas que d'une question d'évolution diachronique (d'où le "déjà") mais aussi de différences de genre. Cette même distinction concerne aussi les ardoises wisigothiques : par nature, elles ne visent pas un niveau élevé et complexe, cela indépendamment de la langue naturelle de leurs usagers (les commentaires de la p. 379 le constatent avec exactitude). A ce sujet, malgré les limitations imposées, la bibliographie aurait peut être pu inclure les études décisives de MC DIAZ Y DIAZ, *El latín de España en el siglo VII. Lengua y escritura según los textos documentales* in J. FONTAINE, N. HILLGARTH, *L'Europe au VII^e siècle : changement et continuité*, Londres, 1992, p. 25-40 & *La transición del latín al romance en perspectiva hispana*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen, 1998, p. 155-172 et, précisément sur la question cruciale de la langue des ardoises, J. HERMAN, *Les ardoises wisigothiques et le problème de la différenciation territoriale du latin*, in L. CALLEBAT (éd.), *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim-Zurich-New-York, p. 313-321. Quant au langage dans lequel Isidore a prêché, il est possible, en dépit de la perte de ses homélies, de s'en faire une idée assez précise d'après les *Sentences* (dans les parties manuscrites non corrigées) ; on verra alors qu'il fait écho au phrasé si particulier de certaines des homélies d'Augustin ou de Césaire d'Arles.

En insistant ainsi sur les questions qui lui sont le plus chères, le recenseur risque de donner l'impression fautive que le l'intérêt principal de l'ouvrage est là. Il s'agissait de souligner par cet angle particulier combien J. Fontaine a su tirer profit des nouvelles méthodes de la recherche et y apporter une contribution brillante. Mais d'autres points de vues sont tout aussi enrichissants, comme la longue réflexion sur le rapport entre le temps cyclique des grammairiens païens et le temps linéaire des prophètes bibliques (chap. 15, *Praenuntiatio futurorum*). L'élégance du style, la qualité des traductions (les nombreuses citations latines sont toutes traduites) et les discrètes variations lyriques (au moment de parler de *Mater Spania*) font de cet ouvrage un objet et un sujet de lecture de premier choix.